

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

traductions d'A. Markowicz

La Lamentable Tragédie de Titus Andronicus

La Vie et la Mort du roi Richard II

La Tempête

La Vie de Timon d'Athènes

Troilus et Cressida

La Tragédie d'Othello, le Maure de Venise

Macbeth

Mesure pour mesure

Hamlet

Le Roi Richard III

Comme il vous plaira

La Nuit des rois

traduction d'A. Markowicz et F. Morvan

Le Songe d'une nuit d'été

traduction de F. Morvan

Le Roi Lear

WILLIAM SHAKESPEARE

Beaucoup de bruit pour rien

Traduit de l'anglais par
André Markowicz

Préface
Margaret Jones-Davies

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre régional du livre de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

PERSONNAGES

LÉONATO, *gouverneur de Messine.*

ANTONIO, *son frère.*

HÉRO, *sa fille.*

BÉATRICE, *sa nièce.*

DON PÉDRO, *prince d'Aragon.*

DON JOHN, *son frère bâtard.*

BÉNÉDICK, *un seigneur de Padoue.*

CLAUDIO, *un jeune seigneur de Florence.*

BALTHAZAR, *un chanteur, serviteur de Don Pedro.*

BORACHIO, CONRAD, *compagnons de Don John.*

MARGARET, URSULA, *suivantes de Héro.*

LE FRÈRE FRANÇOIS.

CORNOUILLE, *le gendarme.*

VERJUS, *magistrat municipal.*

GARDE I, GARDE II.

LE SACRISTAIN.

Un garçon.

Un seigneur.

Messagers, musiciens, serviteurs.

ACTE I

Scène 1

Entrent Léonato, gouverneur de Messine, sa fille Héro, et Béatrice sa nièce, avec un messager.

LÉONATO. – J'apprends par cette lettre que Don Pédro d'Aragon sera cette nuit à Messine.

LE MESSAGEUR. – Il doit presque y entrer à l'heure qu'il est, il n'était guère qu'à trois lieues lorsque je l'ai quitté.

LÉONATO. – Combien de gentilshommes avez-vous perdus dans cette action ?

LE MESSAGEUR. – Seuls quelques-uns de condition, et pas un seul qui porte un nom.

LÉONATO. – La victoire est deux fois ce qu'elle est quand le vainqueur ramène chez lui ses effectifs intacts. Je vois ici que Don Pédro a établi un grand honneur sur un jeune Florentin qui s'appelle Claudio.

LE MESSAGEUR. – Un honneur amplement mérité, et que Don Pédro a gardé en mémoire à sa hauteur, il s'est porté par-delà toute promesse de son âge, accomplissant sous l'apparence d'un agneau des hauts faits léonins ; car, certes, il a comblé le comble des espérances bien plus que vous ne devez espérer de moi que je vous en dise le comment.

LÉONATO. – Il a un oncle ici à Messine qui en sera très heureux.

LE MESSAGEUR. – Je lui ai déjà remis des lettres et une grande joie a vu le jour en lui, si grande que la joie n'a pu paraître assez pudique sans quelque marque d'amertume.

LÉONATO. – A-t-il fondu en larmes ?

LE MESSAGEUR. – En fort large mesure.

LÉONATO. – Douce crue de tendresse ; nul visage n'est plus vrai que ceux qui sont lavés ainsi ; qu'il vaut donc mieux pleurer devant la joie qu'être en joie devant les pleurs.

BÉATRICE. – Je vous en prie, le signior de la Montante est-il ou non rentré de guerre ?

LE MESSAGEUR. – Je ne connais personne de ce nom, Madame, et personne de tel, de condition quelconque, ne se trouvait dans l'armée.

LÉONATO. – De qui demandez-vous des nouvelles, ma nièce ?

HÉRO. – Ma cousine parle du signior Bénédict de Padoue.

LE MESSAGEUR. – Oh, certes, il est rentré, et plus plaisant qu'il l'a jamais été.

BÉATRICE. – Il a lancé des cartels ici à Messine et défié Cupidon à la volée, et le bouffon de mon oncle, lisant le défi lancé à Cupidon, l'a relevé, pour une joute au carreau émoussé. Je vous en prie, combien en a-t-il tué et mangé pendant ces guerres ? Non mais, dites-moi, combien en a-t-il tué ? le fait est, savez-vous, que j'ai promis de manger tout ce qu'il aura tué.

LÉONATO. – Certes, ma nièce, vous volez trop dans les plumes du signior Bénédict, mais, lui, il vous fera toujours bonne chère, je n'en doute pas.

LE MESSAGEUR. – Il a fort bien servi, Madame, dans ces guerres.

BÉATRICE. – Vous aviez du gibier avancé, il vous aura donné un coup de dents ; cet homme est un trancheur de haute volée, il a pour cœur du ventre.

LE MESSAGEUR. – C'est aussi un bon soldat, Madame.

BÉATRICE. – Un bon soldat à dames, mais, à seigneurs est-il un bon soldat ?

LE MESSAGEUR. – Seigneur pour un seigneur, homme pour un homme, farci de toutes les vertus de l'honneur.

BÉATRICE. – Qu’il s’évertue, il est le plus farci des hommes ; quant à la farce, quoi... ainsi va toute chair.

LÉONATO. – Ne vous méprenez pas, monsieur, sur ma nièce : il se mène une sorte de guerre joyeuse entre elle et le signior Bénédict, ils ne peuvent pas se voir sans que s’élève entre eux quelque escarmouche de sens.

BÉATRICE. – Hélas, et il n’y gagne rien ; à notre dernière bataille, quatre de ses cinq sens sont repartis boitant bas, et l’homme entier n’est donc plus gouverné que par un seul, si bien que s’il lui reste assez de sens pour se tenir au chaud, il faudrait que, ce sens-là, il l’arbore sur son blason pour se différencier de son cheval, car voilà bien la seule chance qui lui reste pour se voir reconnu comme être de raison. Qui est son compagnon en ce moment ? il change de frère juré comme de chemise.

LE MESSENGER. – Est-ce possible ?

BÉATRICE. – Possible comme un rien ; il porte sa foi comme une plume à son chapeau, souvent ce qu’il met a varié.

LE MESSENGER. – Je vois, Madame, que ce gentilhomme n’est guère dans vos livres.

BÉATRICE. – Non, sans quoi je brûlerais ma bibliothèque. Mais, je vous le demande, qui est son compagnon. N’y a-t-il pas quelque jeune Brayard qui fera le voyage avec lui jusqu’au Diable ?

LE MESSENGER. – Il est fort dans la compagnie du très honorable Claudio.

BÉATRICE. – Ô Dieu, il s’accrochera à lui comme la gale ; on se l’attrape plus vite que la peste, et l’attrapé devient fou à l’instant. Dieu veuille sur le noble Claudio, car s’il a attrapé le Bénédict, il en a pour mille livres avant d’être curé.

LE MESSENGER. – Je cultiverai votre amitié, Madame.

BÉATRICE. – Cultivez, mon ami.

LÉONATO. – Vous, la folie ne vous menace pas, ma nièce.

BÉATRICE. – Non, jusqu’à la canicule de janvier.

LE MESSENGER. – Mais voici Don Pédro.

Entrent Don Pédro, Claudio, Bénédict, Balthazar et Don John le Bâtard.

DON PÉDRO. – Bon signior Léonato, vous venez au devant de vos ennuis : l’usage du monde est d’éviter la dépense, et, vous, vous l’accueillez à bras ouverts.

LÉONATO. – Jamais l’ennui ne vint dans ma maison sous la semblance de Votre Grâce, car, quand l’ennui s’en va, le réconfort devrait rester : et quand vous me quittez, je vis dans le logis de la tristesse, et c’est la joie qui prend congé.

DON PÉDRO. – Vous embrassez votre charge d’un cœur trop généreux : je pense que c’est là votre fille.

LÉONATO. – Sa mère me l’a dit bien souvent.

BÉNÉDICK. – En doutiez-vous, Monsieur, si vous l’interrogez ?

LÉONATO. – Non, Seigneur Bénédict, car, à ce moment-là, vous n’étiez qu’un gamin.

DON PÉDRO. – Vous voilà épinglé, Bénédict : maintenant, nous devinons quel homme vous pouvez être. En vérité, cette dame dit d’elle-même son père. Soyez heureuse, Madame, car vous ressemblez à un père honorable.

BÉNÉDICK. – Qu’elle ait pour père le signior Léonato, elle refuserait d’avoir sa tête sur ses épaules, pour tout l’or de Messine, et si forte que soit la ressemblance.

BÉATRICE. – Je me demande pourquoi vous continuez de jacasser, signior Bénédict, personne ne vous écoute.

BÉNÉDICK. – Quoi, ma chère Dame du Dédain, vous n’êtes toujours pas morte ?

BÉATRICE. – Dédain peut-il mourir s’il a pour aliment une viande aussi digne que le signior Bénédict ? En votre présence, Courtoisie elle-même tournerait en Dédain.

BÉNÉDICK. – Courtoisie serait donc une girouette. Mais il est sûr que toutes les dames m’aiment, à part vous seule, et je n’ai pas le cœur, moi, d’en être le vainqueur, car, sans parler d’un cœur vain, je n’en aime pas une.

BÉATRICE. – Bonheur précieux pour nous autres les femmes, qui autrement seraient troublées par un soupirant pernicieux. J’en rends grâce à Dieu et à la froideur de mon sang, sur ce point-là, j’ai votre caractère : plutôt entendre mon chien aboyer aux corneilles qu’un homme me jurer son amour.

BÉNÉDICK. – Dieu garde Votre Grâce en cet état d’esprit, faute de quoi tel ou tel autre gentilhomme serait prédestiné à se faire griffer le portrait.

BÉATRICE. – Griffures qui ne pourraient l’enlaidir, s’il s’agissait du vôtre.

BÉNÉDICK. – Ma foi, vous en apprendriez aux perroquets.

BÉATRICE. – Mieux vaut un oiseau avec ma langue qu’une bête avec la vôtre.

BÉNÉDICK. – Puisse mon cheval courir aussi vite que votre langue, et courir aussi longtemps ; mais poursuivez votre carrière, moi, par Dieu, j’abandonne.

BÉATRICE. – Vous finissez toujours sur une dérobadie, je vous connais depuis longtemps.

DON PÉDRO. – Voilà la somme faite. – Léonato. Signior Claudio, et signior Bénédict, mon cher ami Léonato vous a tous invités. Je lui dis que nous resterons ici au moins un mois, et, lui, du fond du cœur, il prie que l'occasion nous retienne encore plus : j'ose jurer qu'il n'est pas hypocrite, que c'est son cœur qui prie.

LÉONATO. – Si vous jurez, seigneur, vous ne serez point parjure. – Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue, seigneur, vous voyant réconcilié avec le prince votre frère : tous mes devoirs vous appartiennent.

DON JOHN. – Je vous remercie, je suis un homme de peu de mots, mais je vous remercie.

LÉONATO. – Plaît-il à Votre Grâce d'ouvrir la marche ?

DON PÉDRO. – Votre main, Léonato, nous marcherons ensemble.

Ils sortent. Restent Bénédict et Claudio.

CLAUDIO. – Bénédict, as-tu remarqué la fille du signior Léonato ?

BÉNÉDICK. – Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO. – N'est-ce pas que c'est une jeune dame pleine de modestie ?

BÉNÉDICK. – M'interrogez-vous en homme honnête, sur mon vrai jugement en tant que tel ? ou souhaitez-vous

que je m'exprime selon ma coutume, celle d'un tyran patenté de leur sexe ?

CLAUDIO. – Non, je t'en prie, dis-moi le jugement de ta raison.

BÉNÉDICK. – Eh bien, ma foi, je pense qu'elle est trop basse pour qu'on loue sa hauteur, trop noire pour qu'on loue sa blancheur, et trop petite pour qu'on loue sa grandeur ; le seul éloge que je puisse lui faire, c'est qu'étant autre qu'elle-même, elle ne serait pas jolie, et qu'étant ce qu'elle est, moi, elle ne me plaît pas.

CLAUDIO. – Tu crois que je badine, je t'en prie, dis-moi, en vérité, ce qui te plaît en elle.

BÉNÉDICK. – Voulez-vous l'acheter que vous faites cette enquête ?

CLAUDIO. – Le monde peut-il acheter semblable gemme ?

BÉNÉDICK. – Oh oui, et un écrin avec pour la garder. Mais d'où vous vient cette face de carême ? ou me jouez-vous la bouffonnade pour dire que Cudipon sait courir le connin et que Vulcain est le roi des charpentiers ? Allez, quelle clé devrait-on prendre pour suivre votre chanson ?

CLAUDIO. – À mes yeux, c'est la plus douce dame que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICK. – J'y vois encore sans lunettes, et je ne vois rien de la sorte. Regardez sa cousine, si une furie ne